

Douce Nuit

Mary Broyer

Douce nuit

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08507-4

Chapitre 1

Magique. Il n'existait pas d'autres mots pour décrire cette soirée qui s'annonçait, oui, vraiment magique. La neige tombait doucement, un peu lourde, vite fondue sur les arbres enguirlandés de lumière. Derrière les fenêtres, les bougies agitaient fébrilement leur petite flamme à la nuit. Un sapin immense, rouge et or, scintillant, paré d'étoiles trônait au centre du salon. A ses pieds, une crèche en bois avec des santons en porcelaine, un décor de papier et de feuillage. Les vases étaient remplis de houx, la chaîne hifi égrenait en sourdine des *Christmas* anglais. La maison embaumait le rôti et les biscuits à la cannelle. Tout était en ordre, savamment orchestré : la place de chaque objet, les coussins aux lutins sur le canapé, les flûtes au bord givré sur le plateau. Les meubles brillaient comme des bijoux. Dans la salle à manger, la table était dressée avec des candélabres argentés, des assiettes de Limoges, des verres en cristal et des serviettes au pliage compliqué. On avait répandu des étoiles entre les convives. Tout était perfection, aussi beau et réussi que dans les magazines.

Angèle y travaillait depuis plusieurs jours. Elle avait étudié le décor, rassemblé les accessoires, briqué la maison, commandé au marché les volailles délicates et les fruits confits. Elle ne ressentait aucune fatigue, portée par la joie de réunir les siens sous son toit pour cette soirée... magique. Le moindre détail était ausculté, dis-séqué, vérifié, approuvé, remis en question, examiné de nouveau. Elle ne badinait ni avec les petits ballotins de chocolats fins disposés sur la table, ni avec les roses dorées posées en gerbe sur la commode. Elle avait choisi ses plats sans regarder à la dépense, saturant sa carte de fidélité de points cadeaux. Elle avait repassé et amidonné les

nappes et les dentelles, nettoyé l'argenterie au dentifrice et plongé les verres dans le vinaigre blanc. Bien avant la cérémonie, le salon et la salle à manger avaient été fermés, la famille confinée dans la cuisine. On n'osait à peine respirer tant un souffle aurait pu déranger l'admirable harmonie qu'Angèle avait créée.

Michel, lui, patientait dehors. Il fumait sa cigarette avec la lenteur de ceux que l'on conduit à l'échafaud. En pull sous la neige humide, dans l'obscurité de la nuit, il fixait le ciel sans lune. Il tournait le dos aux lumières de la maison, les bougies lui faisaient signe en vain. Depuis deux semaines, il était chez lui comme Adam à la porte du Paradis : chassé à cause d'une femme. Ses petits plaisirs, regarder la télé les pieds sur la table basse ou poser son verre de muscat sur le buffet, étaient défendus. En chaussons dès le paillason, rasant les murs, évitant le cœur du sanctuaire, il oscillait entre sa chambre et la cuisine, ses soirées ratatinées dans cette pièce exigüe où se confondaient, à la nausée, toutes les odeurs de la fête. Odeurs grasses, sucrées, épicées, musquées ; odeur de caramel et de lard, de chocolat fondu et de plumes roussies. Tous les ans, la magie d'Angèle transformait son quotidien en cauchemar. Il était résigné. Il en profitait alors pour s'adonner à des tâches ingrates qui l'éloignaient de la maison, ranger le garage ou nettoyer la voiture à fond. Il n'était pas malheureux, il aimait ses enfants, il respectait sa famille. Il était reconnaissant à Angèle de la peine qu'elle se donnait pour réunir tout le monde et leur offrir un soir de féerie. Ce n'était donc pas la tristesse qui le gagnait, crescendo pendant l'Avent, mais un vague-à-l'âme insidieux et pesant, un chagrin sans cause, un désespoir muet, une nostalgie amère.

Dans le scénario d'Angèle, il n'était qu'un figurant donc le rôle se bornait à goûter des semaines à l'avance des recettes mille fois resservies et ouvrir le grand soir la porte aux invités.

Il savourait l'ennui de cette fin d'après-midi, quand la frénésie des derniers achats s'essouffle, quand chacun rentre chez soi, les uns pour s'apprêter, les autres pour recevoir, quand la nuit d'hiver est descendue et, nuit sainte ou pas, enveloppe le monde d'un froid manteau

de tristesse. Le grand calme avant l'ouragan. Dans peu, il faudra sourire, rire, être joyeux, apprécier les blagues, louer les mets, s'extasier, complimenter, s'inquiéter d'étrangers dont il ignorait le reste de l'année l'existence. Endosser le costume du père de famille comblé.

Bientôt quarante Noël avec Angèle. Cinq déménagements pour le carton des décors. Trois sapins synthétiques. Six générations de guirlandes et de boules. Les fêtes, c'étaient aussi ces chiffres. Elles mesuraient le temps passé. Angèle aurait pu remplir toute sa cuisine des bûches, dindes, rôtis et langoustines servis en quarante ans. Et combien de jours, de mois passés à nettoyer et décorer la maison ? Ils avaient connu les premiers

Noël d'amoureux chez leurs parents, un pied dans l'enfance et un dans l'âge adulte. Ils avaient vu passer des Noël de parents, avec les cadeaux cachés au fond de l'armoire, l'attente anxieuse du traîneau, les lettres bourrées de fautes d'orthographe et l'impatience des enfants que l'excitation rendaient hargneux. Ils connaissaient maintenant les Noëls de grands-parents, la famille éparpillée comme un puzzle jeté aux quatre vents que les fêtes réunissent artificiellement, comme une figure imposée au sein de l'interminable chorégraphie familiale. De moins en moins les acteurs de la fête, mais les décorateurs. Ils ne vivaient plus Noël, ils le mettaient en scène. Un décor qui prenait sens à l'instant où les premiers invités franchissaient la porte et mourrait aussitôt que Michel, au petit matin, portait les poubelles sur la rue.

Michel écrasa sa cigarette dans les graviers et leva une dernière fois ses yeux au ciel, plus noir, plus vide d'étoiles, plus mort que jamais. Une poignante mélancolie l'envahissait. Il frissonnait sans se décider à rentrer. Mentalement, il boutonnait déjà sa chemise, nouait sa cravate, enfilait son veston et laçait les mocassins qu'Angèle avait cirés. Enfin, il se résigna. La chaleur, l'odeur, la musique de Noël l'assaillirent dès le seuil. La maison était chaude comme un ventre. Hâtivement, il monta dans sa chambre.

Chapitre 2

La première voiture se rangea sur le trottoir. Elle demeura un moment les phares allumés, immobile. A l'avant, deux personnes discutaient. On devinait leur ombre derrière les vitres embuées. Enfin, les deux portières s'ouvrirent, un homme et une femme descendirent. Ils étaient voûtés, deux ombres en doudoune, massives et lentes. Ils remontèrent l'allée.

Ils arrivèrent sous l'auvent, essayèrent leurs chaussures avant de sonner. Ils attendirent un moment avant que Michel ne vînt leur ouvrir. Il embrassa ses invités sur les deux joues, familièrement. Ils restèrent tous les trois sur le seuil, gauches et silencieux. Michel enfin :

– Entrez, entrez ! Ne restez pas au froid ! Quel temps ce soir...

Non, le temps n'était ni plus froid, ni plus mauvais que l'année précédente. Mais il fallait bien accompagner de quelques mots le geste qui invitait à poser les parkas. La maîtresse de maison, un tablier vichy sur sa robe noir piquetée de strass, apparut sur le seuil de la cuisine. La soirée s'annonçait aussi formidable que l'odeur de la dinde qui rôtissait.

Après avoir fait les honneurs du sapin et des chaussettes brodées suspendues au manteau de la cheminée, Michel désigna le canapé à ses hôtes.

– Angèle sera là dans un instant. Elle termine une bricole en cuisine. Vous prendrez bien un doigt de porto pour patienter ? Vous êtes les premiers arrivés.

Tous les ans, Jo et Do arrivaient les premiers. Presque voisins, ils s'obstinaient à arriver avant que tout soit prêt, à susciter ce zeste

de confusion de spectateurs qui surprendraient les artistes dans les coulisses, le maquillage en train et la perruque de travers. Ils restaient là, empruntés, inutiles, gênant sur le bord du canapé face à Michel qui ne trouvait pas les mots pour lancer la conversation. Mécaniquement, ils trempaient leurs lèvres dans le fond de porto en jetant des coups d'œil timides à la décoration.

Il y avait quelque chose dans la réussite de son frère qui intimidait Joséphine. Elle ne venait guère plus d'une fois ou deux l'an dans sa maison et ressentait toujours un malaise, presque un écrasement tant tout semblait parfait. Rien ne dépassait, rien ne manquait, il régnait une implacable harmonie domestique. La suprématie d'Angèle dans l'art de tenir son intérieur était pour elle une humiliation à tel point que jamais elle ne les recevait dans son appartement où la vie déposait continuellement sa laisse de désordre, de linge froissé, de journaux épars, de verres vides. Autant son frère s'était patiemment élevé dans son entreprise, magasinier devenu responsable des achats, autant elle s'était contentée d'une toute petite vie, d'une carrière sans horizon.

Mais elle avait Do et ils avaient été jeunes. En fourgon, ils avaient sillonné l'été les routes et festivals, des vacances bohèmes et pleines de musique qu'ils n'oubliaient pas. Une panne de moteur, des dettes, des ennuis de santé plus tard, ils se contentaient maintenant des télécrochets et des émissions de variété.

Jo regrettait l'ambiance des concerts, debout piétinant coude à coude devant la scène, le sol tremblant sous l'assaut des basses sous leurs pieds, mais appréciait le confort de son salon. On ne peut pas tout avoir dans la vie. Ils apprenaient, résignés, à vieillir.

- Alors, Dominique, bientôt la retraite ?
- Encore deux ans. Mais ça vient, oui ça vient. Faut être patient.
- Et après ? Des voyages ?
- Ce serait bien, mais je ne sais pas encore trop ce qu'on aura.

Faudra être raisonnable.

– Vous n’avez pas le souci d’être propriétaire de votre maison. Au fond, ma petite Jo, tu as eu raison de ne jamais investir. Vous êtes plus libres.

Elle esquissa un léger sourire, un rictus de pauvre. Elle se souvenait avec amertume de certains Noël, quand Dominique était au chômage, où elle arrivait avec des cadeaux de bazar dénichés dans les solderies. A peine son paquet ouvert, à peine son présent jaugé, il était relégué. Les enfants surtout étaient impitoyables. La peluche criarde ou la figurine de plastique était abandonnée dans son emballage parmi les papiers froissés, avant de sommeiller jusqu’au Noël suivant dans un placard pour être distribuée à une œuvre de bienfaisance. L’enfant ne cachait jamais son désappointement et son baiser de remerciement était sec. Chacun pensait qu’il aurait été plus sage d’arriver les mains vides, mais personne n’osait l’avouer. Les efforts de Jo et Do retombaient lamentablement, leur impuissance à plaire les mortifiait et nul n’abrégait leur supplice en les exonérant de ce rite cruel. Les cadeaux étaient un passage obligé, une preuve d’amour. Les années fastes, pour se rattraper, ils dépensaient sans compter. Ils avaient alors l’illusion de compter pour les autres et cela les rendait heureux.

Une seconde voiture se rangeait sur le trottoir, un crapaud noir juché sur de hautes roues qui dominait la route de ses phares puissants. Michel se leva pour jeter un coup d’œil à la fenêtre et tourna vers sa sœur un visage satisfait :

– Voici Solange avec les enfants !

Au même moment, Angèle les rejoignait, impeccable, maquillée et embijoutée. A plus de soixante ans, elle restait encore belle femme. Elle s’habillait bien. Ses racines étaient nettes, d’un bel acajou. Le rouge sur ses ongles ne s’écaillait pas. Ses plombages étaient discrets. Elle avait de la prestance. Elle s’accordait à sa maison, rangée et soignée dans les moindres détails, ne laissant rien au hasard. Jamais un cheveu blanc, jamais un collant filé.

Chapitre 3

D'un coup, les piailllements débordèrent les chants de Noël et une lame de fond traversa la maison. Chaque pièce fut visitée, chaque plat humé, le sapin chahuté pendant que les parents, lui en costume elle en robe azur rebrodée de paillettes or au col, répandaient dans l'entrée des montagnes de sacs, cadeaux, effets personnels, jouets familiers. Angèle bavardait dans le vide, remontée comme un phono, devant sa fille stressée qui fouillait ses paquets à la recherche du sirop d'Albin et du doudou de Léonie, effarée d'avoir pu les oublier, interpellant son mari qui courut à la voiture repêcher le lapin en éponge glissé entre deux sièges. Le sirop, lui, était dans le sac à main.

– Quel souci ! Quel souci ! scandait la jeune femme en rassemblant ses affaires et ses enfants.

Tout le monde réuni dans le salon, il fut de bon ton de s'extasier devant les gamins qui avaient grandi, l'aîné qui portait sa première chemise blanche et la petite qui parlait si bien pour son âge. Elle avait beaucoup plus de vocabulaire que la moyenne, son institutrice était étonnée de sa précocité.

Solange décrivait avec volubilité de son quotidien passionnant de jeune mère et énumérait sans se lasser les principes éducatifs qu'elle tenait pour des vérités absolues. Sa mère opinait du chef avec gravité. Elle commença avec le couplet sur les écrans, enchaîna gracieusement avec la socialisation du jeune enfant, conclut avec un sermon austère contre les sucreries. Chaque phrase était entrecoupée d'un rappel à l'ordre et les deux enfants, pétrifiés soudain par la solennité de la soirée et l'autorité de leur mère, ne bougeaient plus.